

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **T.O.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 49

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186617>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an 4 fr. —
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 6 fr. 60

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Vuisternens, près Romont, 27 novembre 1881.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*.

Vous avez entretenu récemment vos lecteurs de la vivisection. Permettez-moi, je vous prie, de revenir sur ce sujet et de vous communiquer quelques réflexions glanées un peu partout, dans l'espoir qu'elles pourront intéresser les abonnés du *Conteur*.

« Les vivisections, a dit Littré, sont indispensables aux progrès de la physiologie, et par conséquent de la médecine, comme à ceux de la chirurgie. Par conséquent, elles rentrent dans les nécessités cruelles imposées à l'homme par la fatalité de sa condition et celle du monde. Mais elles doivent être faites avec réserve, et il faut éviter dans ce genre d'études tout ce qui peut leur donner un caractère de cruauté. Elles doivent toujours avoir pour but un progrès bien déterminé de la science ou de l'art. »

Eh bien ! c'est ce qui n'a pas lieu. On fait de la vivisection un abus criminel ; six-cent-cinquante chiens ont été livrés cette année aux tenailles et aux écraseurs. Sans doute les souffrances des lapins, des chats, des hérissons, des pigeons déchiquetés tout vifs par l'opérateur, sont les mêmes que celles du chien. Il y a cependant cette différence que le chien est notre ami, bien plus, notre allié. Il nous garde, il nous signale le danger, il combat avec nous, il nous aime. C'est un transfuge qui a quitté les rangs des animaux pour se mettre du côté de l'homme. Le chien connaît la différence du bien et du mal, *il a l'idée de la mort*. Garrotté sur la table de vivisection, il sait très bien qu'on le tue ; il assiste à sa longue agonie, se demandant quand elle finira et pourquoi on la lui impose. Le plus souvent il a léché la main de son bourreau.

Veut-on maintenant un échantillon du genre *d'opérations* pratiquées sur ces malheureuses bêtes par les apôtres de la vivisection ? On leur fait avaler de l'eau bouillante, des acides corrosifs, des poisons ; on leur enlève le cerveau, on leur arrache le cœur, les poumons, les intestins et les reins ; on leur brise les os, on leur déchire les nerfs, on les éventre, on les écorche tout vifs, on les fait mourir de faim, on les fait cuire à petit feu, on les enduit de thérébentine, qu'on enflamme ensuite ;

on développe sur eux des maladies contagieuses. Et cela, pendant des heures, des jours et même des semaines. Y a-t-il lieu de s'étonner si ces cruautés ignobles ont révolté même l'école de médecine, peu tendre assurément, qui appelle ces odieuses expériences : une décadence de la science.

T. O.

Oh ! la civilisation !

On sait qu'un vaisseau passant, il y a quelques mois, près d'une des îles du groupe de la Terre-de-feu, attira à lui une douzaine de Fuégiens, vivant à l'état sauvage, qui furent amenés en Europe et installés au Jardin d'acclimatation de Paris, où ils attirèrent une foule de curieux.

Rien de plus repoussant que leur aspect et leur manière de vivre, dont tous les chroniqueurs ont parlé. « Les femmes surtout sont affreuses, disait dernièrement un journal, toutes sont sales, ont la face ridée et les chairs flasques. Les enfants, recouverts de peaux de loutre, ressemblent plutôt à des animaux d'un ordre inférieur qu'à des êtres humains... Les Fuégiens ne se débarbouillent jamais et ne se nettoient point la tête. Dans la saison chaude ils vont nus ; en hiver, ils ne s'habillent que tout juste pour se mettre à l'abri du froid. La chemise est un vêtement qu'on n'a jamais pu leur faire accepter. On leur fait donner chaque jour, et par tête, trois livres de viande crue, et lorsqu'on leur en coupe un morceau ils le placent sous l'aisselle. Le sang de la viande leur coule sur les reins ; pour l'essuyer ils se frictionnent avec les mains, qu'ils essuyent aux cheveux, etc., etc. »

Il n'est pas nécessaire de prolonger cette citation pour se faire une idée de ces êtres, qui semblent, comme on vient de le dire, tenir davantage de la bête que de l'homme. Aussi se figurera-t-on difficilement le motif qui vient de les faire quitter brusquement le Jardin d'acclimatation, où ils ne contribuaient pas peu à faire monter les recettes. Il paraît, assure-t-on, que leur départ a été précipité par la jalousie de l'un des hommes, le chef reconnu de la petite troupe, à l'égard de sa femme, la charmante Yupangué. Cette trop aimable Fuéigienne caquetait avec les garçons du Jardin d'acclimatation. Elle s'était procuré, on ne sait trop comment, un gant à quinze boutons, que dans les